



Joseph Roth

## Les amis de toujours

**Biographie** – Soma Morgenstern était l'ami de Joseph Roth, il le raconte, et aussi la Vienne de la Mitteleuropa.

PAR CLAUDE ARNAUD

Les amateurs de la Vienne 1900 savent avec quelle ampleur Joseph Roth reconstitua, en réponse à Musil, la Cancanie en déclin. Les plétons de Paris, eux, n'ignorent pas que l'auteur de « La crypte des capucins » passa les années 30 dans un hôtel de la rue de Tournon, où une plaque rappelle sa mémoire, qui se révèle ici bien embrumée. Car c'est un chemin de croix que l'alcool imposa à l'écrivain social-démocrate que l'exil, l'âge, l'Anschluss et la « fine » avaient changé en agent légitimiste.

Soma Morgenstern rencontra Roth lors d'une conférence des lycéens sionistes de Galicie, aux alentours de 1910. Un physique de page, mais le regard déjà rongé par l'ironie, Roth s'était introduit sans titre parmi les délégués. Fasciné par la pompe de l'empire multiethnique, il penche déjà pour l'assimilation intégrale – c'est son côté von Stroheim. Sioniste actif, Morgenstern estime de son côté qu'il n'y a pas de « question juive », tout juste une question « goy » – aux chrétiens de se convertir à leurs propres principes.

La défaite de 18 mettra à bas l'édifice millénaire des Habsbourg. Mais ni Roth ni Morgenstern ne peuvent se résoudre au déclin de la Vienne mythique. Proches d'Alban Berg, de Mu-

sil et de Zweig, liés à tous les cercles culturels de la rosace viennoise, les deux amis se retrouvent à la *Frankfurter Zeitung* dans les années 20. S'ils sont également subtils, observateurs et caustiques, Morgenstern est moins précoce que Roth. Il ne passe au roman qu'au début des années 30, et ne quitte les rives du Danube qu'après l'arrivée au pouvoir de Dollfuss, que Hitler liquidera pour faciliter l'Anschluss.

Morgenstern retrouvera à Paris un Roth éthylique et soufflé, pareil à un « acteur maigre qui se serait harnaché une bedaine postiche pour un rôle ». La pilule sera amère pour l'ami de toujours, qui se change bientôt en ange gardien. Car Roth n'émerge de son brouillard que pour lui jouer quelque tour pendable, le plagier littérairement, jeter le manuscrit d'un de ses amis aux W.-C. ou « taper » un donateur en prétextant qu'il agit pour le « pauvre Morgenstern ». Un Roth aussi pervers que ce dernier est loyal, et d'autant plus incontrôlable que la jalousie de sa femme délaissée l'a jetée dans un asile psychiatrique, où elle finira victime de l'euthanasie nazie.

Ces souvenirs haletants allient au flou du destin la netteté d'une mémoire sténographique, et à l'ironie de l'instant la tristesse du temps retrouvé. Malgré son Witz viennois, sa jeunesse dans les villages de Galicie avait laissé à Morgenstern un goût profond pour la nature. La lente déchéance de Roth n'est pourtant jamais vue sous un prisme moral : avec une rare « empathie » critique, Morgenstern préfère montrer comment le cognac désinhiba littérairement son ami, en lui masquant une réalité que son génie enfantin ne pouvait voir, sinon par le biais du mensonge et de la mythomanie. Ingrat, versatile et hâbleur, rusé au point d'en devenir crétin, selon ses propres dires, Roth cherchait avant tout à réenchâter le monde autant qu'à se fuir. Qu'il s'invente un père catholique, s'avoue avec volupté impuissant, se rêve comte d'Empire ou complot pour précipiter l'avènement d'Otto de Hasbourg – toujours en vie!

Autant que l'haleine avinée de l'auteur de « La marche de Radetzky », c'est l'air du temps qui traverse ces pages, des imprécations messianiques de Karl Kraus à la voix suave de Zweig ou méprisante de Musil. Zweig dont la bonté horrifiait Roth – il se refusait à toucher même un fusil de fête foraine. Comme si ce Diogène au profil de tonneau en voulait, dans son impatience à déchoir, à quiconque voulait le sauver.

« Tous les deux mois, je décidais de [le] quitter sans parvenir à m'y résoudre », dit Morgenstern. Mais si on frissonne en découvrant le corps inanmé de Roth, après un ultime hommage arrosé à François-Joseph, c'est qu'en se suicidant indirectement – Zweig attendra 1942 – Roth entraînait une part de nous-mêmes. Car c'est bien entre Vienne, Prague et Budapest que battait le cœur de l'Europe. ■

« Fuite et fin de Joseph Roth », de Soma Morgenstern, traduit de l'allemand par Denis Authier. Notes et préface (remarquables) d'Ingolf Schulte (Liana Levi, 370 pages, 145 F). L'éditeur annonce la publication prochaine du « Fils du fils prodige », premier volet de la trilogie de Morgenstern.

### Joseph Roth

Né le 2 septembre 1894 dans une ville alors autrichienne de Galicie, Joseph Roth n'a jamais connu son père. Ce petit commerçant ivrogne et roublard s'était-il suicidé ? Réinventant son image, Roth ne cessera d'en faire un haut fonctionnaire ou un aristocrate : une mythomanie à la von Stroheim, dont il partageait aussi le goût de l'uniforme. Les premiers romans de Roth dattent des années 20. Après « Le poids de la grâce », adaptation moderne du mythe de Job, ce furent « La marche de Radetzky » et « La crypte des capucins », diptyque dédié à la chute de la monarchie austro-hongroise dont il voyait le Commandeur, François-Joseph, comme une sorte de père symbolique (Roth intriguera d'ailleurs pour remettre sur le trône son fils Otto, envisageant même de le faire voyager dans un cercueil jusqu'à Vienne). « Errance et quête d'identité sont les thèmes majeurs de l'œuvre de Roth, qui s'inventera lui-même jusqu'à treize états civils différents », a pu écrire Nicole Chardaire. Ce génie polymorphe mourut à 45 ans d'une crise de delirium tremens à l'hôpital Necker.